En découdre. Comment les ouvrières ont révolutionné le travail et la société, F. Gallot. La Découverte, Paris (2015). 286 p.

Cet ouvrage de Fanny Gallot s'inscrit dans la lignée de récents travaux d'historiens (par exemple ceux de Michelle Zancarini-Fournel, de Xavier Vigna ou de Frank Georgi) s'intéressant aux formes d'insubordination ouvrière apparues à la faveur des événements de mai 1968. Issue d'une thèse d'histoire soutenue en 2012, cette recherche entend rendre compte des formes de résistance des populations ouvrières féminines en France sur cette période contemporaine, à partir de la notion d'« *agency* », la capacité d'agir. Pour ce faire, F. Gallot brosse un tableau relativement complet des femmes qui composent le monde industriel, en s'appuyant sur un large corpus d'archives écrites et orales, issu notamment des mobilisations des usines Chantelle et Lejaby. À la manière de James Scott ou de Michel de Certeau, l'autrice s'intéresse moins au déroulement de grandes luttes — comme les grèves — qu'à cet ensemble d'attitudes, techniques et gestes, le plus souvent souterrains, qui font le substrat des contre-offensives populaires, auxquels elle associe alors une réflexion « intersectionnelle ». Au cours des douze chapitres qui composent l'ouvrage, elle explore les grandes problématiques de la condition ouvrière en procédant en effet à un examen systématique « de classe et de genre » des formes de contestations ouvrières : de la double journée de travail au droit de cuissage, du paternalisme patronal au machisme syndical, on découvre tout un univers de pratiques, plus ou moins spécifiques aux femmes. Qu'il s'agisse du freinage des cadences, de l'absentéisme, des occupations d'usines — en particulier de nuit —, de la séquestration du patron, des moqueries à l'égard des supérieurs et/ou des hommes, des moments de détente pendant le temps de travail (fêtes, apéros, rigolades), des détournements de chansons, des ateliers d'écriture ou de la création d'associations, F. Gallot donne à voir l'expression protéiforme d'une triple « réappropriation » sociale : une réappropriation du temps tout d'abord, pour des femmes perpétuellement sous pression pour concilier travail domestique et travail salarial ; réappropriation du produit ensuite, pour des salariées dépossédées de leur activité au moment de la fermeture de leur entreprise ; réappropriation enfin de leur histoire, pour ces dominées condamnées le plus souvent « à se taire ou à être parlées », selon la formule de Pierre Bourdieu.

Ouvrage dynamique, engagé et utile, *En découdre* suscite néanmoins toute une série d'interrogations, notamment épistémologiques, conduisant à douter du projet initialement annoncé. Tout d'abord, la construction de l'objet pose question : dès lors qu'elles relèvent de la catégorie « ouvrière », toutes les histoires individuelles et collectives ici se valent et se confondent. Cette vision se retrouve tant dans l'exploitation des matériaux que dans le déroulé du propos : F. Gallot s'emploie à distinguer différentes générations d'ouvrières, mais la démonstration se fonde indistinctement sur des archives au statut et à la validité historique souvent très inégaux. Qu'il s'agisse d'un documentaire militant, d'une source syndicale, d'un article de presse ou du souvenir d'une ouvrière, malgré certaines précautions d'usage, F.

Gallot fait un usage souvent indifférencié de ces sources, qui conduit au lissage de l'objet étudié. Les allers-retours permanents entre les populations, les sites et les époques ne permettent de saisir ni la pleine diversité des caractéristiques sociologiques des « ouvrières », ni les spécificités historiques qui façonnent leurs schèmes et leurs pratiques. Par conséquent, on a souvent du mal à percevoir les mécanismes qui expliquent les conduites de ces femmes, et la genèse de leurs actions est souvent réduite au contexte des « années 1968 », à leur appartenance syndicale ou à leur engagement politique. On devine parfois pourtant des éléments structurant leurs capacités d'agir : le niveau de diplôme, le rapport aux parents, la situation matrimoniale, le contexte historique. Mais ces éléments apparaissent trop subrepticement, au profit de raisonnements souvent binaires sur des formes de résistance plus ou moins discutables : considérer par exemple que la « bise » d'une ouvrière à son patron, lors d'un événement festif, constitue « la rupture avec l'ordre paternaliste et patriarcal et ses interdits de genre et de classe » (p. 119), semble un peu excessif. De même, si l'on peut envisager un défilé d'ouvrières arborant les soutiens-gorge qu'elles fabriquent comme le signe d'un double renversement symbolique, sexué et social, il est difficile d'oublier dans quel contexte se déploie cette action : celui d'une manifestation lors d'une fermeture d'entreprise.

Loin de se limiter à ces exemples, cette question traverse l'ensemble de l'ouvrage. Les formes d'extrapolation identifiées ici, associées à la volonté de l'autrice de montrer la multiplicité des formes d' « *agency* », ne sont peut-être pas sans lien avec la réalité historique et sociologique de la condition ouvrière. Pour reprendre les propos de Roger Cornu, « la classe ouvrière n'est plus ce qu'elle n'a jamais été ». *En découdre* en est une formidable illustration : malgré tous ses efforts pour montrer « comment les ouvrières ont révolutionné le travail et la société », cet ouvrage constitue moins une contribution à la compréhension des formes de résistance qu'à celles de ses modes de domination de classe et de genre. Face à la suspicion des maris, à la méfiance des syndicats ou au paternalisme patronal, auxquels il faut ajouter le stress de la double journée de travail, la fatigue du travail posté, la souffrance des cadences imposées puis le chômage forcé, F. Gallot nous livre un état souvent sombre de la condition ouvrière féminine, que les quelques moments de résistance braconnés peinent à compenser. Et même lorsque certaines de ces travailleuses semblent dépasser leur condition, on s'aperçoit qu'il s'agit d'un résultat souvent résiduel ou biaisé. En ce sens, les derniers chapitres sont les plus intéressants de l'ouvrage : l'embarras des ouvrières à l'égard de la catégorie et des militantes « féministes » d'un côté, leur déception concernant des documentaires dédiés à leur lutte de l'autre, sont révélateurs des difficultés à s'arracher de sa condition, y compris lorsqu'on est appuyé par des militants chevronnés. En définitive, l'intérêt de ce livre réside moins dans sa contribution à une histoire féminine des luttes ouvrières que dans l'illustration de la complexité des conditions de félicité des entreprises d'émancipation.

Maxime Quijoux

Professions, institutions, temporalités (PRINTEMPS), UMR 8085 CNRS et Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, 47, boulevard Vauban, 78280 Guyancourt, France

Adresse e-mail : maxime.quijoux@uvsq.fr